

avez le choix : mourir de froid ici ou gagner à pied avec moi un petit village distant de trois kilomètres.

—Que font les autres voyageurs ? fut toute la réponse de miss Norton.

—Ils vont au village.

—Alors, partons, dit-elle, puisque les autres nous accompagnent.

Mais lorsqu'elle voulut se lever, ses forces la trahirent. George la regarda en face :

—Votre figure est bleue, dit-il, je crois que vous êtes à moitié gelée !

Tout en parlant il emplissait d'eau-de-vie une timbale d'argent. " Buvez ! " lui dit-il.

Lucy le repoussa. George perdit patience.

—Vous agissez en petite fille capricieuse ; encore une fois, miss Norton, buvez !

Sa tendresse pour miss Norton, l'inquiétude que lui inspirait l'état de la jeune fille avaient subitement donné à sa voix un ton impérieux. Lucy regarda décontenancée, et avala la liqueur fortifiante.

Maintenant, miss Norton, en route ! Attendez, je descends d'abord. Là, donnez-moi votre main.

—Je puis me tirer d'affaires toute seule, commençait Lucy, quand le pied lui glissa tout à coup. Sans le bras robuste de George, elle eût fait une chute manquant totalement d'élégance.

Ils se mirent en route. George avec Fido sous le bras ; Lucy venait ensuite. Leurs pieds s'enfonçaient dans une épaisse couche de neige ; la nuit était tout à fait venue et le vent soufflait avec rage.

Personne ne parlait ; des flocons glacés, fouettés par la rafale, coupaient la respiration et aveuglaient les regards. Il semblait que l'ouragan, s'arrêtant quelques instants pour reprendre de plus belle, se jouât de ses victimes impuissantes et se plût à les martyriser. Bientôt Lucy et Willon se trouvèrent à l'arrière-garde. Lucy sentait ses forces décroître progressivement.

Il est difficile de garder une attitude majestueuse quand on a le nez rouge, les joues violettes, les yeux larmoyants et quand on trébuche à chaque pas. George craignit de perdre sa compagne dans l'obscurité.

—Prenez mon bras, dit-il avec autorité, nous pourrions nous égarer.

—Est-ce nécessaire ?

—Absolument.

Il prit sa main et la passa sous son bras. Peu à peu, une invincible somnolence gagna la jeune fille. Comme le bras de cet homme était fort ! Comme elle aurait voulu pouvoir s'y appuyer avec confiance et sans arrière-pensée !



Ils se mirent en route, George avec Fido sous le bras.—Page 629, col. 1

Où, mais les pickles ! Et Lucy essayait faiblement de retirer sa main. Peine perdue, sa tête se renver-

saît ; il lui sembla qu'un spectre effroyable se dressait devant elle avec des yeux flamboyants, des mains levées, prêtes à frapper. Elle eut la sensation d'être violemment secouée, elle poussa un petit cri d'angoisse, puis elle éprouva une délicieuse impression de parfait repos et ne remua plus : M. Willon la portait !

Quand miss Norton rouvrit les yeux aux choses de ce monde, elle se trouva, à sa profonde stupéfaction, couchée dans un lit immense dont les draps rugueux blessaient son délicat épiderme. A la lueur d'une lampe posée près d'elle, elle vit une chambre modeste aux chaises de paille, aux meubles de bois blanc, le tout d'une éblouissante propreté.

—Où suis-je donc, murmura Lucy. Ai-je été malade ?

Soudain la mémoire lui revint de son aventure et elle frissonna.

—Ainsi nous avons pu arriver au village, pensa-t-elle. Et mon petit Fido, où est-il ? Mort de froid, sans doute !

Quelque chose de doux et de chaud sauta sur le lit et aboya joyeusement : c'était Fido, Fido sauvé, Fido délassé et plein d'entrain. Presque en même temps la porte s'ouvrit et dans l'encadrement se montra un bon visage de vieille femme.

—Vous voilà réveillée, madame, vous sentez-vous mieux ?

—Merci, je suis très bien, dit gaiement miss Norton, mais voulez-vous me dire où je suis, madame, et comment j'ai été apportée ici ?



Lucy, qui avait écouté en silence, éclata en sanglots.—Page 630, col. 1

—Vous êtes chez moi, madame, dans mon *cottage*, et je suis mistress Gray, la femme de Tom Gray, le forgeron. Vous êtes venue ici, il y a quelques heures, dans les bras d'un monsieur. Oh ! quelle frayeur j'ai eue ! Vous paraissiez morte. " Entrez, " ai-je dit. Et il vous a placée sur le sofa dans la cuisine. Puis il est tombé sur une chaise avec le petit chien dans ses bras comme s'il était brisé,—pas le chien, miss,—mais le monsieur. Je lui ai porté du whisky, et il m'a dit de m'occuper de vous—et je vous ai frottée avec des bouteilles d'eau chaude, miss, et ce que j'ai été contente de vous voir ouvrir les yeux, puis dormir d'un bon sommeil ! Alors j'ai couru auprès du monsieur pour le rassurer... Ah ! miss, c'est un beau monsieur !

A bout de souffle, la brave femme s'arrêta, puis repartit de plus belle.

—Il n'en pouvait plus, ce qui n'est pas étonnant, vu qu'il vous avait portée avec ce chien pendant plus de deux kilomètres, et dans la neige encore !

—Mais n'ayez pas peur, miss, ce n'était qu'un engourdissement ! Il est en train de ronfler. Au matin, il sera frais comme pickles... C'est une expression de Tom, mon mari, miss, il en est rempli,—non de pickles, miss, mais de bons mots !

Si mistress Gray eût été observatrice, elle eût remarqué le mouvement d'irritation de Lucy. Les pickles ! les rencontrerait-elle donc partout ?

—Vous avez été très bonne pour moi, mistres Gray, dit-elle, je vous remercie mieux tout à l'heure. Mais en ce moment, je voudrais bien me lever.

—Très bien, miss, je vais vous monter de l'eau chaude.

Et leste, mistress Gray s'esquiva, laissant Lucy à ses réflexions. Elles n'étaient pas roses. M. Willon l'avait sauvée : l'idée de devoir quelque chose à cet homme, lui était odieuse. Et pourtant..., pourtant..., comme il avait été bon ! Il l'avait portée malgré la distance, le froid, la neige et le vent !

Cette neige ! Elle tombait, elle tombait toujours. Quelle aventure ! Mais pourquoi mistress Gray ne montait-elle pas ? Après une heure d'attente, Lucy se



Le lendemain soir, Lucy et George dînaient au château.—Page 630, col. 2

décida à descendre à la cuisine où un spectacle inattendu s'offrit à ses regards.

Sur le sofa, mistress Gray était étendue, et ses traits exprimaient une vive douleur ; devant le feu, M. Willon était activement occupé à confectionner des *rôties*. Il tourna vers Lucy une figure enluminée par les reflets de la flamme :

—Bonjour, miss Norton ! J'espère que vous ne vous ressentez plus de notre équipée ?

—Plus du tout ; merci. Et vous ?

Il semblait que la question lui eût été arrachée. M. Willon fronça légèrement les sourcils, puis retourna avec philosophie à ses *rôties*.

—Ma santé est florissante, déclara-t-il, mais c'est la pauvre mistress Gray qui n'a pas de chance, elle vient de se fouler le pied !

—Oh ! combien je suis fâché, s'écria Lucy allant vers la malade ; que puis-je faire pour vous ?

—Vous pouvez mettre la nappe ! se hâta de répondre George.

Mettre la nappe ! Lucy le foudroya du regard. L'audace de cet homme n'avait pas de bornes. M. Willon continua paisiblement :

—Épargner une peine à un malade est un devoir d'humanité auquel miss Norton pour rien au monde ne voudrait manquer, j'en suis sûr.

Que vouliez-vous qu'on réponde à ce diable d'homme ? Il ne restait plus à Lucy qu'à étendre la nappe et à mettre le couvert. Elle le fit d'assez mauvaise grâce, mais elle le fit.

—Bravo, cria George. L'eau bout, miss Norton ! à vous de faire le thé !... Bon ! les œufs sont prêts ; les *rôties* à point ! Nous pouvons nous mettre à table.

Quand le repas fut achevé :

—Maintenant, dit M. Willon, parlons des affaires sérieuses. Miss Norton, êtes-vous préparée à de mauvaises nouvelles ?

—Je suis préparée à tout, dit-elle froidement.

—Bien ! alors, je puis vous apprendre que nous sommes ensevelis sous la neige. La neige est tombée à gros flocons cette nuit, et ce *cottage* étant bâti au pied d'une hauteur, il s'ensuit que portes et fenêtres, tout est bloqué !

Lucy courut à la fenêtre : hélas ! George n'avait que trop raison.

—Alors nous ne pouvons partir aujourd'hui ?

—Impossible !

—Demain ?

—Peut-être, si l'on vient nous chercher ; rien n'est moins sûr.

Lucy se tordit nerveusement les mains.

—Et je devrai demeurer ici des jours entiers avec vous ?